

## INTERVIEW D'ANDRÉ BRETON PAR EUGENIO F. GRANELL

*Eugenio F. Granell: Quelles ont été vos activités intellectuelles, l'année dernière?*

*André Breton:* Jusqu'au mois d'août 1940 j'étais mobilisé comme médecin-chef d'une école de pilotage. Durant une année, je n'ai guère pu que m'y appliquer à saisir les réactions, manifestes ou non, qui se dessinaient dans les esprits à l'occasion d'une guerre longtemps indéfinie et qui, du côté français, paraissait menée sans conviction, comme à contre-cœur. Mon expérience de la guerre précédente m'avait appris que la conscience, dans de telles périodes, perd à peu près tous ses droits et que le critère de santé intellectuelle réside dans une extrême défiance à l'égard de tout le système d'information et d'exaltation fondé sur les besoins de la propagande. Alors qu'en Angleterre le droit de discussion n'est toujours pas aboli, on n'insistera jamais assez sur le fait que la France, en entrant en guerre, a organisé d'emblée l'étouffement de toute pensée libre. Seules les voix *a priori* tout acquises — dont beaucoup platement serviles — ont réussi à se faire entendre. Une prétendue unanimité est ainsi obtenue à peu de frais. On se fût attendu malgré tout à une résistance de la part d'écrivains tels que Gide et Valéry qui passaient jusque-là pour les porte-paroles de la culture française. Leur silence ou leurs tentatives de diversion semblent bien équivaloir à un désistement. Bien entendu, cette situation n'a fait qu'empirer depuis la défaite militaire. Si vous me permettez un exemple personnel, deux nouveaux ouvrages de moi ont été récemment soumis à la censure: le premier, une *Anthologie de l'humour noir* (il s'agit, de Swift à nos jours, en passant par Lichtenberg, Quincey, Huysmans, Jarry, Kafka, etc., de l'humour qui ne fait pas rire mais bien frémir, envisagé comme moyen pour le moi de surmonter les traumatismes du monde extérieur), a été interdit; le second, un poème intitulé *Fata Morgana*, qui se développe tout à fait en marge de l'actualité, est revenu avec la mention "Différé jusqu'à la

---

Inédita em francês até hoje, esta entrevista foi publicada em espanhol em *La Nación*, jornal de Ciudad Trujillo (República Dominicana), em 28 de maio de 1941, com o seguinte título: *André Breton nos habla de la actual situación de los artistas franceses. El escritor surrealista juzga las posibilidades de la cultura en Francia*. Nova publicação em espanhol com o título *Entrevista realizada por Eugenio Granell a André Breton*, no catálogo da exposição *Eugenio Granell. Exposición antológica, 1940-1990* (Madrid, Consejería de Cultura de la Comunidad de Madrid, 1990, p. 421-429).

O presente texto em francês foi estabelecido utilizando-se a transcrição datilografada por E. F. Granell do manuscrito original de 1941 (tendo as perguntas e as respostas sido então formuladas por escrito e em francês), transcrição que, gentilmente, ele nos comunicou e autorizou a publicar; a ele nossos agradecimentos (N.O.).

conclusion définitive de la paix". À l'éditeur qui s'enquérât des causes de cette rigueur auprès du chef de la censure, il fait répondre en ces termes: "Ne nous proposez pas d'ouvrages d'auteurs qui sont la négation même de l'esprit de redressement national". Il va sans dire, en effet, qu'un tel redressement qui s'opère dans le cadre de la non-indépendance, je le tiens pour un leurre et que les nouveaux "accords" intervenus sont encore pour me fortifier dans cette opinion.

*E.F.G.: Vous êtes encore surréaliste? Quelle est votre définition du surréalisme et quelles sont ses possibilités artistiques?*

*A.B.:* Je demeure surréaliste et ne sais pas, de reste, comment je pourrais cesser de l'être sans renoncer à mon identité. De ce qu'était le surréalisme dans ma première définition de 1924 ("Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée; dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale"), il s'est élevé à une conception de lui-même beaucoup plus large. Pour couper court à toute équivoque, j'ai précisé qu'à mes yeux la surréalité est comprise dans la réalité même et ne lui est ni supérieure ni inférieure. J'ai été amené à faire valoir que l'écrivain, l'artiste surréaliste travaille non plus à la création d'un mythe personnel, mais bien d'un mythe collectif propre à notre époque (ceci en application du mot d'ordre de Lautréamont: "La poésie doit être faite par tous, non par un"). J'ai pu dire aussi que le surréalisme a pour ambition de résoudre dialectiquement toutes les antinomies qui s'opposent à la démarche de l'homme: la réalité et le rêve, la perception et la représentation, la raison et la folie, le passé et le futur, la vie et la mort, etc. Sur le plan artistique, la critique ne conteste plus que le surréalisme ait eu et garde encore une grande valeur de libération, ni qu'il ait permis et permette encore la production d'œuvres durables. On admet généralement que toute la poésie et l'art contemporains (sauf peut-être en Allemagne) en ont été influencés.

*E.F.G.: Nous désirons savoir quelques nouvelles de vos amis, les artistes et les intellectuels français.*

*A.B.:* La plupart de mes amis sont totalement incapables de composer avec le nouveau régime, qu'il s'agisse de celui de Paris ou de Vichy. Les uns ont mis immédiatement tout leur espoir dans l'Amérique où je compte les retrouver ou les attendre. Ceux qui restent, presque tous à leur corps défendant, sont privés de tout moyen public d'expression. Certains ont pris le parti d'attendre, tout en poursuivant, comme pour eux seuls, leur activité. C'est le cas de Picasso à Paris: Picasso aime trop peindre pour ne pas chercher par la peinture, et par elle seule, à surmonter la misère des temps (il explique qu'au pis-aller on lui laissera un crayon et que sinon il lui restera la facilité de gratter le mur avec son ongle). Contre toute attente, l'occupation allemande semble avoir des égards pour lui: on est allé, cet hiver, jusqu'à lui offrir du charbon, qu'il a refusé. André Derain, également

à Paris, y passe pour le peintre le plus coté. Parmi les grandes revues parisiennes, on note la réapparition de *La Nouvelle Revue française*. M. Abetz, ambassadeur d'Allemagne, en a confié la direction à Drieu la Rochelle, fasciste d'avant-guerre, à charge pour celui-ci d'y mener la guerre idéologique contre l'Angleterre. André Gide, qui avait collaboré mollement aux premiers numéros, a fait savoir qu'il s'en retirait. On déplore d'y rencontrer, auprès de celle de Montherlant, la signature de Paul Éluard. André Malraux, qui séjourne en zone dite "libre", a déclaré qu'il n'envisageait actuellement aucune publication. Benjamin Péret, Tristan Tzara, Jacques Prévert, de leur gré ou non, n'ont pas quitté la France du sud, d'où Max Ernst s'appretait à gagner New York par l'Espagne. André Masson, dans l'attente du visa de transit dominicain, est resté à la Martinique.

*E.F.G.: Que pensez-vous de la situation actuelle de la culture française et de ses possibilités immédiates?*

*A.B.:* La culture française ne me semble aucunement atteinte dans son essence et les efforts tendant à incriminer en elle ce qu'il y a eu de généreux et de libéral, à le rendre responsable du désastre de juin, sont voués selon moi au plus piteux échec. Je puis vous assurer qu'en dépit des exhortations d'une presse qui depuis longtemps ne respecte plus aucun écrivain, aucun artiste digne de ce nom n'est disposé au *mea culpa*. Ce n'est pas le génie français, celui de Rousseau, de Saint-Just, de Hugo, de Delacroix, de Courbet, de Baudelaire, de Rimbaud — et personne de bonne foi ne s'y trompe — qui est battu. Mais il faut convenir qu'une ombre portée immense tombe sur cette culture pour peu qu'on envisage son devenir immédiat, alors qu'on le sait en de telles mains. La brusque indigence de tout ce qui vient officiellement de France en matière de pensée et d'action ne saurait faire conclure à une crise irréparable, non plus que celle qui bouleverse l'Allemagne depuis neuf ans. L'autodafé des livres et du reste n'y peut rien: subsistent d'énormes ressources qui, de part et d'autre, ne peuvent avoir été accumulées en vain et qui comportent elles seules une imprescriptible puissance de réveil.

*E.F.G.: Votre opinion sur l'art américain.*

*A.B.:* Pardonnez-moi: je vais à lui porté par un intérêt sans limites, mais je ne voudrais pas le juger prématurément, c'est-à-dire seulement en fonction des manifestations dont j'ai pu être le témoin trop rarement et ailleurs qu'en Amérique. Mon séjour au Mexique, il y a trois ans, m'a convaincu de la nécessité de situer l'œuvre d'art dans son cadre d'origine, pour peu qu'on en ait la possibilité. Je suis sûr, en particulier, que l'optique de l'École de Paris ne vaudrait rien appliquée à la production d'un artiste comme Diego Rivera dont les fresques, indépendamment de la grande forme historique qu'elles revêtent, réalisent un accord unique avec la vie, les couleurs du ciel, de la terre et des feuillages de son pays. Mon admiration pour Picasso, dont le monde m'est si familier, ne saurait en rien limiter celle que je porte à

Rivera, par suite des traditions toutes différentes, mais entièrement valables, auxquelles je sens que leurs deux œuvres se réfèrent. Du fait de la généralisation du conflit armé à toute l'Europe, il n'est pas douteux que le centre de ralliement artistique tende à se déplacer vers New-York, que New-York devienne le carrefour de toutes les routes de grande aventure artistique. Il me tarde d'assister à cette interpénétration unique dans l'histoire et d'en connaître les fruits.

*E.F.G.: Quelle impression avez-vous de Ciudad Trujillo?*

*A.B.:* Ce ne peut, malheureusement, être encore qu'une impression, mais du moins est-elle on ne peut plus favorable. Je suis d'autant plus heureux d'en témoigner que la République dominicaine est actuellement l'espoir de tous ceux qui, comme moi, aspirent à retrouver ce qu'ils tiennent pour leur raison d'être et dont certains, en territoire français, ne sont d'ailleurs pas hors de danger. En leur accordant le transit, le gouvernement dominicain donne un nouveau lustre au rite d'hospitalité et d'humanité dont la France longtemps a pu se glorifier et auquel ses dirigeants fantômes font injure aujourd'hui. Je savais aussi, et les occasions n'y ont déjà pas manqué de me faire confirmer, que nos amis les républicains espagnols ont reçu ici un accueil pleinement compréhensif et fraternel. Cet accueil de la part de la population la plus confiante et la plus généreuse, ils ont conscience de le devoir avant tout au général Trujillo\* qui, en relevant de ses ruines la vieille cité de Santo Domingo détruite pour en faire en dix ans la magnifique ville qu'elle est aujourd'hui, a montré l'exemple à suivre et prouvé qu'il n'est pas de sinistre matériel ou moral dont l'homme résolu et capable d'incarner la volonté des autres ne puisse se rendre maître.

---

\* "Infelizmente Trujillo se converteu rapidamente em ditador: Breton e Granell manifestaram seu repúdio a este respeito. Eugenio Granell foi obrigado a fugir da República Dominicana em consequência das perseguições de que foi objeto" (Nota do Editor da entrevista em *Eugenio Granell. Exposición antológica, op. cit.*, p. 429).